

## Mots de gorge

Voir (et savoir) dedans la bouche de Pantagruel

Romain Menini

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aes/974>

DOI : 10.4000/aes.974

ISSN : 2258-093X

### Éditeur

Laboratoire LISAA

### Référence électronique

Romain Menini, « Mots de gorge », *Arts et Savoirs* [En ligne], 8 | 2017, mis en ligne le 20 avril 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aes/974> ; DOI : 10.4000/aes.974

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

---

# Mots de gorge

Voir (et savoir) dedans la bouche de Pantagruel

Romain Menini

---

comme ces réflecteurs que les laryngologues  
s'attachent au front pour éclairer la gorge de leurs  
malades...

(Proust, Sodome et Gomorrhe)

- 1 Au chapitre xxxii de *Pantagruel*, le narrateur raconte sa découverte du monde caché que contient la bouche du géant. Alcofribas offre au lecteur la primeur incomparable de ce qu'il est le seul à avoir vu, parce qu'il revient d'un voyage étrange que nul n'avait jamais accompli avant lui. Le titre du chapitre insiste sur cette importance capitale du témoignage oculaire : « *Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur voit dedans sa bouche.* » L'auteur, c'est-à-dire Alcofrybas Nasier – devenu par la suite, à la faveur des rééditions du livre, « M. Alcofribas abstracteur de quinte essence » – rend compte de son inspection *in situ*, les yeux bien ouverts (comme écrivait Gracq) dans cette bouche grande ouverte.
- 2 Ce chapitre a fait l'objet de nombreuses analyses ; il a notamment bénéficié d'un fameux commentaire d'Erich Auerbach<sup>1</sup> qui, soulignant le paradoxe comique des retrouvailles avec un monde connu dans une narration de fantaisie utopique, en a assuré la diffusion. Nous proposons de montrer que, malgré la faveur critique du passage – qui en fait l'un des plus connus de l'ouvrage, et du corpus rabelaisien en général –, les lecteurs n'ont pas toujours vu dans la gorge de Pantagruel ce que l'auteur voulait que certains pussent y voir. Comme dans bien des passages de ses fictions savantes, Rabelais a ménagé pour ce chapitre xxxii une ou plusieurs *lectiones difficiliores*, des perspectives cachées, « motifs dans le tapis » ou doubles fonds intertextuels que seuls quelques détails trahissent, du moins pour qui saurait les déceler. Savant jeu de piste pour *happy few* ? Les mots de gorge que le (futur) « docteur en médecine » a glissés dans sa facétie font du témoignage oculaire d'Alcofribas un défi à la perspicacité des lecteurs, à leur capacité de voir en compagnie de son narrateur – de *savoir voir*, avec la lucidité amusée du « *connoisseur* » qui perçoit les allusions et partage la connivence érudite.

## L'« autopsie », à la manière de Lucien

- 3 Rappelons l'épisode. Une averse surprend Pantagruel et son armée. Comme une géline le fait avec ses poulets, écrit Rabelais, le roi géant couvre ses hommes de sa gigantesque langue ; c'est l'occasion pour Alcofribas de pénétrer dans la gorge souveraine et d'en admirer le « nouveau monde », digne de celui que les navigateurs espagnols et portugais viennent de découvrir. Le narrateur, attentif aux prés, forêts et villes qu'on trouve en cette contrée, y fait plusieurs rencontres, dont celle d'un modeste planteur de choux. Avant de ressortir de cet univers clos en s'accrochant à la barbe de Pantagruel puis en sautant sur ses épaules, il accomplit quelque inoubliable randonnée dans les régions rocheuses qui sont celles des dents du géant, lieu remarquable entre tous.
- 4 Dans ce chapitre XXXII, Rabelais et son narrateur poussent à son paroxysme le jeu de la « narration véritable » ; à l'imitation des *Histoires vraies* de Lucien de Samosate, Alcofribas présente son récit éminemment fabuleux comme un échantillon fidèle de chronique dont on ne saurait mettre en doute un instant qu'elle est fondée, en toute rigueur, sur l'observation *de visu*. Le voyageur, dont les prérogatives sont celles du « reporter » lucianesque<sup>2</sup>, s'affiche comme celui « qui [n]ous fai[t] ces tant véritables contes » (330<sup>3</sup>) – contes aussi véridiques que les « *Veræ narrationes* » du rhéteur de Samosate. La première page de l'épisode donne à lire à deux reprises le syntagme *je veiz* dont Epistemon, au chapitre XXX, avait fait un usage liturgique (« Je veiz Diogenes [...] Je veiz Epictete [...] Je veiz Pathelin [...] Je veiz maistre Jean le Maire [...] Je veiz maistre François Villon », etc.) pour raconter sa traversée des Enfers, où il avait pris notamment, selon ses dires, « un singulier passetemps à [...] *veoir* » les diables. C'est dans la continuité d'une telle écriture de la saturation visuelle – celle de la *curiositas* propre aux « adventures des gens curieux » – que le lecteur participe à un nouveau voyage merveilleux. Mais, mieux encore, Alcofribas y va désormais d'une pétition de véracité hyperbolique qui, renchérissant sur sa probité de témoignage oculaire, ne fait qu'en aggraver le caractère mensonger : « Mais o dieux et deesses, *que veiz je là ?* Juppiter me confonde de sa foudre trisulque si j'en mens. » (331). Dieux factices pour un reportage fictif : le serment est trop affecté pour qu'on n'y voie que du feu. Ce serment lucianesque fait miroiter celui qu'on trouvait déjà dans le prologue du premier opus rabelaisien : « ne m'advint oncques de mentir, ou assurer chose que ne feust véritable. [...] je me donne a cent mille panerés de beaulx diables, corps et ame, trippes et boyaulx, en cas que j'en mente toute l'histoire d'un seul mot » (Pr., 215). Nous avons montré ailleurs à quel point ces revendications outrées de véridicité – auxquelles Rabelais ne cessera de revenir jusqu'au *Quart livre* – constituent un outil privilégié de connivence avec les connaisseurs des fictions savantes de Lucien<sup>4</sup>. Aux oreilles de celui qui sait entendre, derrière ces appels à quelque *willing suspension of disbelief* de mauvais aloi, la confession honnête du Samosatois : « Je dirai la vérité au moins sur un point : en disant que je mens (ἔν γὰρ δὴ τοῦτο ἀληθεύσω λέγων ὅτι ψεύδομαι) » (*Histoires vraies*, prologue), le texte rabelaisien résonne non seulement comme une critique féroce de la crédulité<sup>5</sup>, mais encore comme un pastiche au carré. Avec son « *quod vidimus testamur* » (Pr., 215), Alcofribas atteste fallacieusement qu'il a bel et bien vu ce qu'il raconte – mais surtout qu'il a cerné habilement et pour de vrai, par sa réécriture, la parodie lucianesque de la manière historiographique, notamment celle d'Hérodote qui faisait, dans son *Enquête*, de l'*autopsie* (ou témoignage *de visu*) un gage incomparable de véracité, contre l'insuffisant oui-dire. Exhibant la manière de Lucien,

Rabelais pastiche un pasticheur. Son *quod vidimus testamur*, formule johannique<sup>6</sup>, n'est autre qu'un très-livresque *quod legimus testamur*. Là où Alcofribas dit ne pas cesser de voir l'impossible – jouant le rôle convenu de celui qui entend en mettre plein la vue aux ignares – il en appelle surtout au discernement de son « suffisant lecteur », prompt à reconnaître le filigrane antique de son texte. La filiation lucianesque est parfaite en la matière : le prologue des *Histoires vraies* annonce en effet que chaque détail du texte est à lire comme une allusion, non sans intention comique, à certains poètes, historiens, philosophes d'antan, dont les ouvrages contiennent beaucoup de prodiges et de fables.

- 5 Dès lors, quoi de plus étrangement ostentatoire que cette comparaison qui concerne la « feuille de Bardane » sous laquelle Alcofribas nous dit s'être caché avant l'aventure buccale ? Ladite feuille « n'estoit pas moins large que l'arche du pont de Monstrible » (330). Les meilleures éditions critiques nous apprennent qu'il faut entrevoir, derrière ce toponyme facétieux, une déformation expressive du « pont de Mantrible », pont jalousement gardé par le géant Galafre dans le roman médiéval *Fierabras*, dont l'un des titres de chapitre (II, III, 7) se lit : « *Comment par le moyen et conseil de Richart de Normandie à tout [i. e. avec] troys aultres barons le fort du pont de Mantrible fut gagné non pas sans grant peine et quel homme estoit Galafre.* »<sup>7</sup> Présenté comme « si dangereux à passer » dans la chanson de geste, ce pont légendaire sert, bien sûr, d'élément parodique : *Fierabras* fait partie des récits gothiques facétieusement pris pour modèles dans le prologue de *Pantagruel* (214), ce seuil du livre revendiquant lui aussi à cor et à cri la vérité historiographique. Aux auteurs raillés et pastichés par Lucien (Hérodote, Ctésias, Iamboulos), Rabelais a substitué certains des succès fictionnels de son temps, notamment les vieux romans et les chroniques obsolescentes. Ainsi Mantrible peut-il devenir « Monstrible » (*monstruosum* et *monstrabile* ?), à la faveur d'une altération aussi tape-à-l'œil que le vilain monstre Galafre qui garde le pont dans la légende. Serait-ce parce que la bardane possède (encore aujourd'hui) le synonyme suivant : « *oreille de géant* » ? Clin d'œil torve aux herboristes aguerris ? Dans l'épisode du *Fierabras*, Galafre est présenté de la sorte :

Celluy payen estoit grant et de forme si hydeuse et de telle representacion qu'il ressembloit mieux ung dyable que une personne raisonnable : les yeulx avoit si enflammez et estoit noir comme pege boullie : la gorge avoit grande d'une paulme : et de nés avoit plus de demy pié : les oreilles avoit si grandes qu'elles pouvoient bien tenir demy septier de blé [...]

- 6 Grande gorge et grandes oreilles : Galafre apparaît à l'orée de la bouche de Pantagruel comme un lointain parent, non moins gigantesque. Que le narrateur rabelaisien trouve refuge sous une *oreille de géant* – alors qu'il ne cesse de prétendre privilégier l'autopsie à l'ouï-dire – voilà qui ne manque pas de sel. C'est ici, comme souvent, toute la pseudo-stratégie du « voir-dit » mise en place par Alcofribas qui paie les frais d'un brouillage parodique : sous la bardane, on entend par trop les racontars médiévaux pour s'en laisser conter... N'apprend-on pas encore, dans ladite chanson de geste évoquée allusivement, que lorsque le combat des chrétiens contre le païen Galafre s'engage, le brave Riol du Mans ne parvient d'abord qu'à couper « ung petit de l'oreille » du monstre ? L'oreille, toujours. Sans une ouïe un peu fine – celle qui permet d'entendre le contre-chant parodique – on en viendrait presque, un comble, à fermer les yeux sur l'hyperbolique *monstration* de ce pont devenu bardane, reste falsifié de la geste ancienne et de ses invraisemblables péripéties.
- 7 Dans le chapitre xxxii de *Pantagruel*, le pseudo-reporter rabelaisien s'inscrit d'autant plus évidemment dans la lignée de Lucien que la gorge de Pantagruel évoque sans mal le

ventre de la baleine dans lequel le narrateur des *Histoires vraies* (I, 31 sq.) s'était retrouvé prisonnier. Comme chez Lucien (I, 33-34), Alcofribas croise dans ce nouveau monde buccodentaire un habitant qui cultive des légumes : le texte de Rabelais est plus précis que son modèle antique, puisque l'autochtone est présenté comme « un bon homme qui plantoit des choulx » (331). Voilà des *choux communs* connus de tous, n'ayant sacrament rien des plantes exotiques – et l'on saisit déjà, après Auerbach, l'un des ressorts comiques du passage : cette trivialité déconcertante qui caractérise le « nouveau monde », si banal et tellement proche du nôtre. Mais, peu auparavant, le narrateur avait pourtant comparé la bouche du géant à l'église Sainte-Sophie de Constantinople et les grands rochers dentaires aux « mons des Dannois » (à prononcer, comme au XVI<sup>e</sup> siècle, en nasalisant la première syllabe pour faire sonner lesdites dents), preuve que l'affabulation chorographique ne lui faisait pas peur, au moins à la faveur d'une analogie avec les merveilles de notre continent.

## Aux origines de l'« Histoire des Gorgias », la *Lingua d'Érasme* ?

- 8 Mais pourquoi troquer une baleine – gros animal qui reviendra dans le *Quart livre* (chap. XXXIII) pour se voir anatomiser, en l'espèce du « physetere » – en échange d'un géant magnanime qui, comble d'irrévérence et de grossièreté, tire la langue ? À la fin de l'épisode, Alcofribas nous informe que, riche de son expérience de journaliste intragigantal, il a « composé un grand livre intitulé l'*Histoire des Gorgias* » (333), récit de voyage qu'on chercherait en vain sur les rayonnages des bibliothèques, même dans celle de Saint-Victor. La syllepse sur le terme « Gorgias », tout à la fois dérivé factice de *gorge* et adjectif attesté dans le sens d'« élégant », rappelle en outre le nom du célèbre sophiste ayant donné son nom à un dialogue de Platon, ouvrage sous-titré « *de rhetorica* » dans la traduction de Marsile Ficin. Allusion à la rhétorique des élégances, celles de Lorenzo Valla dont Érasme avait donné un résumé à succès ? On sait l'importance que revêt le questionnement sur les pouvoirs de la rhétorique et les attraits de la sophistique dans *Pantagruel*<sup>8</sup>. Cela étant, l'« histoire des élégants » signée Alcofribas est rappelée par Rabelais à la simplicité anatomique de la gorge, simple partie du corps ; c'était déjà le cas dans la bibliothèque parisienne où l'on trouvait ce titre alléchant qui concernait plutôt les demoiselles : « *Decretum universitatis Parisiensis super gorgiasitate muliercularum ad placitum* » (VII, 236), c'est-à-dire « Décret de l'université de Paris touchant à l'élégance gorgianique (?) des petites femmes à (pour le ?) plaisir ». On n'insistera pas sur ce motif obsédant de la gorge et son rayonnement lexical chez Rabelais : il faudrait y ajouter notamment, en rendant la racine *garg-* au gosier vers lequel elle fait signe, l'onomastique gargantuine (Grandgousier, Gargantua, Gargamelle, etc.) et l'acrostiche que forment en 1542 les quatre noms des diables cités par Panurge (XIII, 265) : « Grilgoth, Astarost, Rappallus et Gribouillis ». Si l'on rappelle, en outre, que Pantagruel est originellement ce petit diable du *Mystère des Actes des Apôtres* qui profite de la nuit pour jeter du sel dans la gorge des ivrognes – et que l'expression *avoir le pantagruel*, pour « être assoiffé », semble commune au XVI<sup>e</sup> siècle –, on appréciera la curiosité d'Alcofribas, qui remonte, depuis la langue jusqu'à la gorge de Pantagruel, pour étudier de plus près ce qui fait l'identité intime de son maître. Aller voir la gorge de Pantagruel, c'est enquêter à l'endroit le plus essentiel du corps du géant qui, grâce au pacte éponymique mis en place par le titre du livre (*Pantagruel*), devient l'origine vibrante de l'ouvrage. Au demeurant, le changement est

notable : alors que les lecteurs connaissaient en Pantagruel un petit démon s'aventurant au-dessus de gosiers assoiffés, Rabelais inverse les rôles en mettant en scène un petit voyageur perdu dans la vaste bouche d'un Pantagruel devenu gigantesque.

- 9 D'autre part, la mise en valeur initiale de la langue dans le chapitre, organe on ne peut plus salubre aux pantagruélistes puisqu'il les met au sec (alors qu'il pleut, paradoxalement, en Dipsodie), n'est pas sans attirer l'attention. En 1525 était parue la *Lingua* d'Érasme, traité consacré à l'usage de la langue considérée comme plus belle chance et plus grand péril. Au début de son livre, l'humaniste de Rotterdam passe un certain temps à étudier l'organe physique pour montrer – en usant comme Galien dans son *De usu partium* d'une téléologie destinée à rendre grâce à l'ordre des choses – que l'anatomie de la langue et de ses membres voisins est une merveille qui prouve la prévoyance de la nature :

Puisque la nature ne nous a pas adjoint ce membre en vue d'un usage unique, mais qu'elle a voulu que ce soit l'organe qui nous permette d'abord de prendre la boisson et la nourriture, ensuite de prononcer des vocables, en troisième lieu d'articuler la parole, il vaut la peine de remarquer combien exigüe et informe est la portion du corps semblable à un bloc de viande fraîche qu'elle a fabriquée pour l'adapter à des opérations à ce point diverses. Tout d'abord elle l'a fabriquée charnue, [...] Vers sa partie reculée, où elle est la plus large et s'arrête en prenant l'apparence de la chair qui la touche, deux conduits convergent en étant séparés par une très mince barrière : les Grecs appellent le plus externe « la trachée artère », qui transmet le souffle au poumon et l'en fait ressortir. L'autre, le plus interne, que certains nomment l'œsophage, est plus mou et transmet la nourriture à l'estomac.<sup>9</sup>

- 10 Difficile de présenter sous son meilleur jour ce morceau de chair, ténu et toujours dissimulé, d'après Érasme. Sauf si, devenue gigantesque, la langue donne – une fois n'est pas coutume – à parcourir « deux lieues » (331) à Alcofribas le voyageur. Voilà enfin le moyen de lui rendre l'importance majeure que la *Lingua* reconnaît au fabuleux outil de la parole, fondé sur une constitution naturelle qui mérite le détour. Tout se passe comme si Rabelais, dans son monde de géants favorisant le gros plan anatomique, avait fait du thème érasmien (et de ses enjeux anatomiques, rhétoriques, théologiques) le lieu même – peu commun – de sa fiction. Dès lors, l'ambivalence de la langue relevée par Érasme éclate au grand jour : la tirer aux yeux de tous, comme le fait le roi géant, constitue à la fois une drôle d'irrévérence et la seule manière de permettre la remontée du narrateur vers les fascinants organes de la phonation (larynx, pharynx), c'est-à-dire aussi vers une contrée méconnue. Parole sur l'origine de la parole (qui n'est elle-même, étymologiquement, qu'une parabole ayant évolué), l'épisode est aussi une moquerie de gamin qui manque de respect, comme cet Alcofribas révélant, *in fine*, avoir chié sans complexe à même la gorge de son roi. Car on imagine assez mal que Rabelais – qui fait d'Érasme, dans sa lettre fameuse de 1532, à la fois son père et sa mère – n'ait pas songé à l'extension de sens que l'humaniste batave donnait au vocable *lingua*, talisman désignant non seulement l'organe physique, mais encore l'idiome employé et le pouvoir de la parole. Comment, enfin, exprimer de façon plus insigne (et « méta-littéraire ») la nature du travail de Rabelais, plus que jamais *linguiste* en cet épisode et prêt à parcourir un nouveau monde, une fois embarqué lui aussi sur un mot (*lingua*), c'est-à-dire encore sur toute une langue, celle du roi François le bien nommé ? Le chapitre XXXII est la plus belle illustration *métonymique* du français à laquelle on puisse songer.

- 11 La *Lingua* d'Érasme rappelait certaines vieilles métaphores topographiques (ou même « gromatiques », c'est-à-dire propres aux « arpenteurs ») qu'Alcofribas fait siennes dans son témoignage :

La nature a placé sur son chemin [celui de la langue] le double rempart et la barrière des trente-deux dents. Homère par exemple utilise une expression pleine de sens quand il parle de « l'enclos des dents », puisque la langue peut y être maintenue par une morsure ou une blessure, si elle désobéit à la raison. En première ligne, elle a mis les dents les mieux faites pour blesser, que les Grecs appellent, pour cette raison, « les coupantes ». [...] La nature a ensuite placé en avant les doubles battants des lèvres, signalant à l'évidence que dans la langue, qu'elle a ainsi cachée, se trouve un précieux trésor, mais qu'il y a très grand danger à en user de manière intempestive et immodérée ; elle ne l'a pas clôturée d'une protection simple, mais l'a retenue par de très nombreux liens pour lutter contre l'effronterie sans frein qui consiste non pas à proférer des mots, mais à répandre au hasard tout ce qui vient à la bouche.<sup>10</sup>

- 12 Rempart des dents et barrière des lèvres : le narrateur rabelaisien accomplit lui aussi, entre ces délimitations, sa visite en Pantagruel, « pass[ant] entre les rochers qui estoient ses dentz » avant de « descend[re] par les dentz du derriere pour venir aux baulievres [*i. e.* lèvres] » (332). Or, venir voir cette configuration *in situ*, c'est — *tongue in cheek* — mettre en fiction quelque voyage intertextuel sur les terres érasmiennes. De quoi rendre à la langue, arpentée et comme cadastrée avec le sourire, son fabuleux pouvoir : celui de raconter des histoires.

## Des *Chroniques gargantuines* à *Pantagruel*, et vice versa

- 13 Rabelais connaissait le passage des *Grandes et inestimables chroniques de Gargantua* anonymes (dont la publication lyonnaise lui doit peut-être quelque chose), dans lequel les citoyens de la ville de Reboursin tombent dans la bouche du géant endormi en croyant « devaller la vallée<sup>11</sup> ». Confusion explicable si l'on prend en considération les métaphores chorographiques en vigueur pour parler d'anatomie, véritables *loci (communes)*, tant dans la tradition savante de l'Antiquité — Érasme les reprend — que dans les sources « populaires » (ou vernaculaires). Avec les géants aux contours telluriques, surtout la nuit, il faut voir et savoir où l'on met les pieds :

Aulcuns de la ville l'avoient veu endormy lesquelz en firent le raport : dont il fut dit par le conseil que ilz le yroyent assaillir la nuyt et qu'ilz le tueroyent endormy. Et quant ilz furent au lieu ilz cuidoyent devaller la vallée et ilz tumberent dedans la gueulle de Gargantua qui dormoit la gueulle ouvert : et y tumberent deux cens et cinq justement. Et quant Gargantua fut esveillè il eut grant soif à cause de ces maquereaulx sallez qu'il avoit mengé [*sic*] : il alla à la riviere pour boire et beut tellement qu'il mist ladicte riviere à sec. Lors les citoyens qui estoient tombez en sa gueulle furent tous noyés.<sup>12</sup>

Réutilisant le motif de l'avalage<sup>13</sup> à des fins nouvelles, Rabelais a épargné la mort à son cher Alcofribas, sans quoi le narrateur n'eût pu nous édifier sur son voyage fantastique. En bon médecin, il a ajouté des précisions anatomiques, des préoccupations nosologiques (la peste fait rage en Pantagruel) et des références savantes, comme on le verra bientôt.

- 14 À cet égard, il est remarquable que l'une des traditions de réécriture des *Chroniques* présente elle aussi, pour cet épisode de l'avalage, un « allongeail » aux enjeux proprement thérapeutiques, dont Rabelais avait peut-être eu vent. En effet, à partir des *Croniques du roy Gargantua*, parues sans date (ca 1532-1533 ?) et connues par un seul exemplaire, est

ajouté un développement inconnu des *Grandes et inestimables chroniques* lyonnaises : Gargantua avale, outre les habitants de Reboursin, un navire chargé de poudre à canon, ce qui nécessite l'intervention interne des médecins appelés à la rescousse par Merlin, qui guérissent le géant en mettant le feu à la cargaison<sup>14</sup>. Le *Pantagruel* authentique parut-il avant ces nouvelles *Chroniques*, ou fut-ce le contraire ? Aucun des deux livres n'étant daté, tout n'est qu'affaire de supposition. La préoccupation médicale rapproche en tout cas ces deux variations sur le « voyage intérieur » propre à la rêverie du praticien qu'était Rabelais<sup>15</sup>. Dans les *Chroniques*, le premier des médecins – ici à la fois gyrovagues et internes – porte une torche allumée « pour veoir dont [i. e. d'où] procède ceste maladie », « afin qu'ilz peussent mieulx veoir à leur aise dont procedoit ladicte maladie » et avant de « [faire] venir Merlin pour luy monstrer dont procedoit ladicte maladie ». L'examen qui prend la forme du périple intérieur permet, à la faveur d'une inspection spécialisée, un diagnostic exact : le navire malencontreusement ingéré est seul en cause. Cette plaisante fantaisie exploite le recours à l'expertise du médecin, appelé en renfort pour la fiabilité déterminante de son coup d'œil. L'étiologie du mal tourne à la *démonstration* médicale – et l'on sait à quel point la pratique anatomique pouvait donner lieu à de véritables spectacles au XVI<sup>e</sup> siècle. Surcroît de force démonstrative, c'est le corps du géant lui-même qui sert de théâtre d'opération(s). On n'avait jamais distingué si précisément les organes internes. Avec tous ces médecins sur le pont, le corps humain n'avait jamais été à ce point « Monstrible ».

- 15 Que Rabelais ait connu ou non, avant la parution de *Pantagruel*, cet ajout médical des *Chroniques*, le rapprochement avec son « *Histoire des Gorgias* » s'impose. On se contentera de souligner encore que lorsque François Juste, l'imprimeur attitré des fictions rabelaisiennes dans les années 1530, republie en 1533 les *Chroniques du grand roy Gargantua*, plusieurs variantes rappellent la manière du maître<sup>16</sup>. Parmi ces importants repeints, un détail attire l'attention : après la mention de la bouche ouverte de Gargantua, on lit qu'il « sembloit [aux citoyens de Reboursin] de ses dents que c'estoyent les gros rochers qui estoyent au long de la rivière »<sup>17</sup>. On a vu que ces dents-rochers figuraient en toutes lettres dans *Pantagruel*. C'est dire que Rabelais écrit pour un lecteur qui aurait en tête la matière chorographico-anatomique des *Chroniques gargantuines* : à celui-ci, il est possible d'apprécier les décalages subtils, le pastiche perpétuel, l'altération distanciée.

## La mise en fiction du savoir anatomique

- 16 Mais ce qui distingue l'authentique épisode rabelaisien de ses avatars (antérieurs ou postérieurs) dans les chroniques, c'est son arrière-plan savant. La parution de *Pantagruel* est à peu près contemporaine des cours dispensés par Rabelais à l'université de Montpellier, de son édition d'Hippocrate et de Galien, de ses recherches sur l'anatomie à la lumière des autorités grecques. Roland Antonioli, le premier, avait remarqué que ce chapitre xxxii détournait – ou remettait en jeu – la pratique galénique de l'analogie topographique : dans le livre IV du *De usu partium*, le médecin de Pergame faisait en effet de la bouche une cavité percée de routes, de l'œsophage un isthme, de l'estomac un grenier à blé et du corps tout entier une immense ville marchande où nul ne reste oisif<sup>18</sup>. Le savant critique ne croyait pas si bien lire ; tout le livre IV du vaste traité de Galien sur les fonctions corporelles fut copieusement annoté dans l'exemplaire de l'édition aldine (1525) ayant appartenu à Rabelais, et conservé aujourd'hui à la bibliothèque de



l'Université de Sheffield. Le passage qui nous occupe se lit ainsi dans la traduction plus tardive de Jacques Dalechamps :

Estant necessaire que les membres de l'animal soyent nourris, estant aussi une seule entrée de la viande par la bouche, Nature à bonne raison, a depuis icelle divisé beaucoup de voyes, les unes comme grands chemins et publiques à toutes parties comme des ruelles, sentiers, et passages estroicts, qui portent le nourrissement à chacune partie. Un de ces chemins commun à tout le corps, grand, et principal, conduit la viande de la bouche en l'estomach, qui est comme une despence et gardemanger commun à toutes les parties, et situé au milieu de l'animal. Le nom propre de ceste entrée est οἰσοφάγος, comme si nous disions Porte-manger, et son commun στόμαχος, en François le gosier. Car tout passage long comme un col, et estroict comme une langue de terre, battue çà et là de la mer, que les Grecz appellent ἴσθμος, mis au devant de quelque ventre ou capacité, se nomme stomachus en general.<sup>19</sup>

- 17 Rabelais a souligné dans son exemplaire les trois mots grecs restitués par Dalechamps, avant de les reporter en marge<sup>20</sup>. Tout prête à penser que cette campagne d'annotation est à situer dans les années 1531-1532<sup>21</sup> – celles de la genèse de *Pantagruel*, donc. Dans ces conditions, le voyage d'Alcofribas, qui s'effectue par monts et par vaux, c'est-à-dire par des sentiers, « chemin[s] » (331) et autres plus larges « rues » (332) accueillant aussi les chariots (celui de la peste en premier lieu), mime le trajet de la nourriture que Galien nous présente constitué tantôt de « grands chemins » (Alcofribas est « destroussé des brigans » à la fin de l'épisode) tantôt de sentines étroites. Dans le *Quart livre* de 1552, cette pratique ludique et parodique de l'analogie médicale nourrira encore la description anatomique de Quaresmeprenant, monstre ayant « Le isthme, comme une portouoire [*i. e.* une hotte (de vendangeur ?)]. / Le gouzier, comme un panier vendangeret. » (XXX, 608)<sup>22</sup> – de quoi porter à la ville non plus du blé ou des choux, mais des raisins<sup>23</sup>.
- 18 Dès lors, la distinction des « deux grosses villes » atteintes de peste, dont entend parler Alcofribas au fond de la gorge de Pantagruel, n'a rien d'un détail seulement « réaliste ». Si ces deux bourgades, importantes « comme Rouen et Nantes », se nomment « Laryngues et Pharingues », ce n'est pas uniquement pour conférer à la fantaisie un peu de couleur locale. Galien avait en effet distingué avec rigueur ces deux parties du corps, le larynx et le pharynx, qu'Aristote confondait avant lui. Prenant le contre-pied d'un passage confus – et fautif, par conséquent – des *Parties des animaux* (III, 3) de son illustre prédécesseur, le médecin de Pergame mettait les choses au clair dans son septième livre (VII, 5) :
- Que ceste fleute [*sc.* la trachée-artère] soit le principal instrument de la voix, le larynx ou sifflet en donne grand indice. On nomme ainsi la partie qui joint la fleute [trachée-artère] avec l'estroit de la gorge [*sc.* le larynx], qui apparoit, et est eminente par dehors au col, qu'en touchant on sent dure, et qui quand nous engloutissons, se remonte [...].<sup>24</sup>
- 19 La traduction française de Dalechamps escamote les termes techniques à une époque où le vocabulaire médical est encore en formation, auteurs et traducteurs rechignant souvent à calquer le grec ; c'est dire l'étrangeté absolue des deux noms grecs choisis par Rabelais, plus de trente ans avant la première traduction française du *De usu partium*. Mais l'essentiel est là : contrairement aux développements d'Aristote, le larynx n'est pas le pharynx, et *vice versa*. Voilà qui méritait bien, selon Rabelais l'helléniste, deux villes proches mais rigoureusement distinctes dans la gorge du géant. Qu'elles soient touchées qui plus est par une épidémie de peste, causée « par une puante halaine qui estoit venue de l'estomach de Pantagruel alors qu'il mangea tant d'aillade » (332), n'étonne guère le lecteur, en plus de l'amuser. Il faut selon toute vraisemblance comprendre le terme

« estomach » dans son sens technique bien connu des humanistes : *stomachus*, l'œsophage des Grecs, nécessaire au passage du souffle.

- 20 On découvre ainsi, petit à petit, comment, lovés dans la toponymie de fantaisie choisie par Rabelais, peuvent se cacher des enjeux médicaux importants au moment de la parution de *Pantagruel*. Si l'annotation autographe dans le Galien de Sheffield s'arrête au livre V – on ne trouve donc aucune note marginale face au livre VII consacré aux organes de la voix (larynx, pharynx, etc.) –, on aurait tort de douter que Rabelais l'avait lu. Il disposait, en plus du texte grec de l'aldine, de la traduction latine de Niccolò da Reggio<sup>25</sup>, qui faisait autorité. C'est dans ce livre VII qu'il retrouvait encore certaines informations relatives au *glossocomion*, machine à remettre les fractures de la jambe, dont le mécanisme est comparé par Galien au mouvement naturel des muscles du larynx<sup>26</sup>.
- 21 La question spécifique (et non seulement taxinomique) de la distinction entre larynx et pharynx mobilisait les philologues de la Renaissance depuis une quarantaine d'années. On peut en effet dater le retour de cette antique *quæstio disputata* au cours du Quattrocento : en 1492 était paru le *De Plinii erroribus* de l'Italien Niccolò Leonicensis, traité plusieurs fois réédité (notamment à Bâle en 1532). Cet opuscule constituait une référence indiscutable pour les hellénistes du XVI<sup>e</sup> siècle, tant le médecin de Lonigo y œuvre, avec un sens consommé de la controverse, pour retrouver la pureté du savoir grec derrière ce qu'il considère comme les gauchissements des auteurs latins (Pline au premier chef). Voici par exemple ce qu'on lisait dans le chapitre 24 du livre III, que nous traduisons ci-dessous *in extenso*, le texte n'ayant jamais fait l'objet d'une version française :

Sont relevées certaines erreurs du maître de Pline touchant à l'anatomie ; puis il est exposé ce que pouvait entendre Galien par *pharynx*, d'après l'autorité d'Homère cité par Galien.

Mais après que nous avons suffisamment traité des erreurs de Pline, nous devons revenir aussitôt, pour le réfuter, au maître de Pline, qui nous a donné l'occasion de reprendre Pline lui-même. Car, outre la faute de contradiction, dont nous avons montré plus tôt qu'il l'avait admise lui-même au chapitre huit du troisième livre, il pêche en plusieurs autres endroits. D'abord, parce qu'il dit que la trachée-artère est nommée par les Grecs *pharynx*, ce qui est faux, si seulement nous rendons ce vocable à sa signification propre ; car, comme l'atteste Galien, dans son commentaire à cet aphorisme de la quatrième section des *Aphorismes* : « Chez un individu pris de fièvre, s'il survient de la suffocation sans qu'il y ait de tumeur au *pharynx* [...] »<sup>27</sup>, c'est-à-dire dans les « détroits » [*fauces*] (ainsi Théodore Gaza rend-il ce mot), la tête de l'artère est appelée par les Grecs *larynx*, c'est-à-dire gorge [*guttur*]. Théodore nomme ainsi le *larynx guttur* en latin. Cet espace qui est devant le larynx et l'œsophage, c'est-à-dire la gorge [*guttur*] et le gosier [*gula*], ces mêmes Grecs le nomment proprement *pharynx*, désignation que Galien dit encore recevoir d'Homère, là où cet Homère en question dit : « du vin et des morceaux de chair humaine jaillirent par le *pharynx* du cyclope » [*Od. IX, 373-374*]. Que le maître de Pline prenne donc garde à ne pas blâmer l'opinion de Platon qui veut que la boisson coule par la trachée-artère vers le poumon, en forgeant une plus absurde encore, par volonté que le cyclope vomisse non seulement la boisson, mais aussi la nourriture par le *pharynx*, c'est-à-dire la trachée-artère, comme le maître de Pline veut qu'elle soit nommée par les Grecs. Car Galien, au quatrième livre des membres atteints, qui porte pour titre chez les Latins *Des parties intérieures*, expose ainsi ce qu'il faut comprendre par *pharynx* : « je nomme *pharynx* l'espace le plus profond de la bouche, qu'on trouve à l'extrémité du gosier et de la gorge »<sup>28</sup>. Par *pharynx*, Galien n'entend rien d'autre, quand il dit au septième livre *Sur l'utilité des parties* que la trachée-artère s'unit au *pharynx* par le larynx, bien qu'ensuite le même Galien écrive, vers le début du huitième livre du même traité, que la trachée-artère qui est devant le larynx est nommée en cet endroit, d'une manière équivoque, *pharynx*.

Mais ici nous discutons de la signification propre et usitée du *pharynx*. Or, Galien, encore dans un autre passage, à savoir < dans son commentaire > au troisième livre du *Pronostic*, où il expose les mots d'Hippocrate, qui se lisent ainsi en grec : « Αἱ δὲ κυνάγκαι δεινόταται μὲν εἶσιν, καὶ τάχιστα ἀποκτείνουσιν ὀκόσαι, μήτε ἐν τῷ φάρυγγι μήδ' ἔνεκδηλον [sic pro μηδὲν ἔκδηλον<sup>29</sup>] ποιέουσιν, μήτ' ἐν τῷ ἀρχένοι. », ce qui donne en latin : « *Anginæ autem gravissimæ sunt, et citissime perimunt, quæ cunque neque in pharynge, id est faucibus, neque in cervice, aliquid manifestum faciunt*<sup>30</sup> ( Les angines les plus graves, et qui tuent le plus rapidement, sont celles où l'on n'aperçoit rien de manifeste dans le pharynx, c'est-à-dire dans les "défilés", ni dans le cou). » — Galien, dis-je, expose ce que le mot grec *pharyngi* signifie de cette façon : « Par *cervix* il entend le cou, par *pharynx* l'espace qui se présente au regard si, dans une bouche ouverte, on appuie sur la langue ; il contient deux orifices, celui de l'œsophage [*stomachus*] et celui du larynx » — c'est-à-dire, si l'on veut parler latin : celui du gosier et celui de la gorge. C'est ainsi que Théodore, qui connaît très bien le latin et le grec, a rendu les termes partout dans ses traductions, ainsi que le mot grec *pharynx* par *fauces* [« gorge(s) », « défilés »], quoique Pline dise que la partie supérieure du gosier est appelée *fauces*, la partie basse *stomachus*. Quant à nous, nous disons que les Grecs nomment *pharynx* non seulement la partie supérieure du gosier, mais le lieu où arrivent l'extrémité de la trachée et celle de l'œsophage.<sup>31</sup>

- 22 Toutes les autorités citées dans ce texte étaient bien connues de Rabelais, éditeur en 1532 des *Aphorismes* et du *Pronostic* d'Hippocrate, respectivement dans les traductions de Leonicensino lui-même et de Guillaume Cop. Quant aux commentaires de Galien à Hippocrate, les travaux récents de Claude La Charité ont montré que l'auteur de *Pantagruel* n'avait cessé d'y recourir pour procurer ses éditions savantes et établir le texte grec des *Aphorismes*<sup>32</sup>. À ce texte matriciel de Leonicensino, il faut ajouter nombre d'écrits humanistes revenant sur la controverse lexicale touchant les organes du cou et de la gorge : parmi ceux-ci, la lettre II, 3 de Giovanni Manardo mérite d'être citée au premier chef. Cette lettre, publiée dans le premier tome des *Epistolæ medicinales* du médecin de Ferrare — recueil dont Rabelais édita le second tome, à Lyon, en 1532 — n'était pas inconnue de l'auteur de *Pantagruel* et revenait notamment sur le sens technique du terme *stomachus*<sup>33</sup>. On peut ajouter aussi les *Errata recentiorum medicorum* de Leonhart Fuchs, livre possédé par Rabelais et dans lequel l'erreur 57 se trouve, dans le contexte d'une polémique avec le médecin italien Alessandro Benedetti, entièrement consacrée à l'identification du pharynx, ainsi que des organes qui lui sont liés<sup>34</sup>. Les exemples seraient susceptibles d'être multipliés.
- 23 L'attention de Rabelais le philologue est si aiguë face à l'actualité savante de l'Europe humaniste qu'on ne saurait douter une seule seconde qu'il ait pu rejouer ces disputes contemporaines dans sa fiction comique. Ainsi, lorsque le médecin érudit envoie son double anagrammatique dans la gorge gigantesque, afin de voir de près les lieux de la controverse, il accomplit un fantasme de philologue : ce chapitre XXXII se plaît à raconter l'histoire d'une erreur médicale — et celle de sa rectification sur l'écran géant du récit facétieux. Par les yeux ébahis de son *interne* à tout faire, l'auteur de *Pantagruel* se paie le luxe de redécouvrir un point précis d'anatomie dont ses prédécesseurs en philologie (Leonicensino, Manardo, Fuchs, etc.), qu'il a lus de près, lui avaient révélé la complexité ; mais le plaisir de *voir* et de *faire voir* (au lecteur perspicace) est l'occasion d'un renouvellement enjoué du savoir.
- 24 S'il fallait une dernière preuve de cette lecture *médicalement assistée* du passage, on pourrait citer un ultime toponyme jouant le rôle de pièce-maîtresse du *puzzle* érudit. La ville où l'agriculteur local porte ses choux se nomme, nous dit l'autochtone, « Aspharage » (331). Nous avons déjà expliqué la provenance de cet autre calque du grec :

ἄσφάραγος, substantif homérique (*Iliade*, XXII, v. 328) signifiant « gorge » ou « gosier », recensé dûment par la *Souda*, ce lexique byzantin possédé par Rabelais, et cité surtout dans un *Propos de table* de Plutarque (VII, 1) que notre auteur a annoté dans son exemplaire aldin de 1509<sup>35</sup>. Ce seul terme avait à lui seul, pour qui savait en déceler le pouvoir allusif, la capacité de réveiller une autre dispute, proprement antique cette fois-ci, sur le devenir de la boisson ingérée (passe-t-elle vraiment par le poumon ?), controverse qui mobilisait, après Homère, les témoignages de Platon, Plutarque, Aulu Gelle ou Macrobie. Autant d'autorités bien connues de Rabelais qui demande à son diligent lecteur de rouvrir si besoin, simple bagatelle, une demi-douzaine de livres classiques avec un seul mot rare. Quoi de plus logique que de nous renvoyer à notre propre innutrition, quand il s'agit de représenter la destinée secrète de ce que l'homme ingère et digère ? L'épisode, qui fabule l'analogie théorique entre nutrition et innutrition, nourriture corporelle et spirituelle, met en pratique un *credo* humaniste. Dites-moi ce que vous mangez, et je vous dirai qui vous êtes. On peut toujours s'étouffer de rire et risquer la fausse route ; mais les villes de « Laryngues et Pharingues » sont là pour nous rappeler qu'à l'endroit même où nous faisons gorge chaude, la langue prend naissance dans la parole.

- 25 *Et puis, pour qui écrivez-vous ?* demandait Montaigne. La question se pose avec une saveur inouïe dans le cas de la fiction de Rabelais. Indéniablement, il est une trame du tissage de la « plaisante moquette » ourdie par Maître François qui va se refusant au lectorat non initié. Plusieurs « motifs dans le tapis » n'y relèvent pas – c'est le moins qu'on puisse dire – d'une littérature « populaire » (?) à laquelle on a longtemps voulu nous faire accroire. Élitiste, la fiction rabelaisienne l'est souvent, et parfois même à un degré insurpassable. Tout un pan de ce texte piégé ressemble à quelque labyrinthe dessiné pour les *connoisseurs*, à une fantaisie pour spécialistes, à un infini jeu de cache-cache – « colin-maillard cérébral<sup>36</sup> », écrira Jarry, si proche de Rabelais dans sa pratique cryptique de l'allusion à mots couverts – qui dévoile autant qu'il dissimule. Visite guidée d'un *Locus solus* où seul le maître des lieux se retrouve ? Mais Rabelais n'a jamais livré, comme Raymond Roussel, son *Comment j'ai écrit certains de mes livres...* À qui se prend au jeu malgré tout, tentant de faire pièce à l'espièglerie savante, les modalités du « paradigme indiciaire » stratégiquement mis en place semblent multiples ; il est clair, par exemple, que le recours au grec, langue du secret par excellence à la Renaissance, constitue l'un des vecteurs privilégiés de cette poétique de l'énigme ludique. « *Græce est, non legitur* », sanctionnaient les censeurs ignares à la Renaissance. Le grec, trésor réservé à peu de savants, offre cette ressource d'illisibilité : la chance de n'être point compris par tous. Mais ce n'est guère qu'une clef, ponctuelle, pour une demeure comportant un nombre si prodigieux de portes, le plus souvent dérobées.
- 26 Que voir, donc, dans la bouche prodigue de Pantagruel ? Une « folastrie » plaisante ? Une parodie des récits de voyage au Nouveau Monde ? Un pastiche de Lucien de Samosate ou, à sa manière, des fictions médiévales à l'in vraisemblance risible ? Une leçon *in situ* sur la *Lingua* d'Érasme ? Une parabole rhétorique, drolatiquement « gorgianique » ? Un cours d'anatomie ? Une enquête sur l'erreur médicale ? Un long détour philologique ? Un discours méta-littéraire sur l'organe vibrant de Pantagruel, démon des gorges sèches ? Une enquête sur l'origine de la parole, vérité ou mensonge, révélation ou dissimulation ? – Tout cela, peut-être, et plus encore, à n'en pas douter. L'épisode, aussi hybride et ostentatoire que le pont de « Monstrible », peut être montré du doigt de bien des manières diverses. Quant à l'insistance trop fébrile avec laquelle son narrateur entend

nous faire voir de quoi il retourne dans le passage, surtout lorsqu'il y est question de *realia* étrangement banals, on peut penser qu'elle s'offre comme l'histoire véritable d'une longue diversion destinée à mettre à l'épreuve le lecteur attentif.

- 27 Mots de gorge à vous en tordre le cou. N'est-ce pas toujours, comme au chapitre xxx – qui comporte tant de points communs avec notre épisode buccal (son fabuleux *voir-dit*, notamment) – l'archétype du savant, « Epistemon », qui *perd la tête* ? La contrepèterie ne donne guère le change ; car la « coupe testée » (321) de celui qui sait (qui sait ?), c'est aussi l'auteur qui teste la capacité de son lecteur à avaler tout rond ses allusions en cascade : à quel moment la coupe sera-t-elle pleine ? jusqu'où rira-t-on à gorge déployée ? – Clin d'œil (ou trompe-l'œil ?), cou coupé.

## NOTES

1. Voir Erich Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, trad. de l'allemand [*Mimesis. Dargestellte Wirklichkeit in des abendländischen Literatur*, 1946] par Cornélius Heim, Paris, Gallimard, 1968, rééd. « Tel », 1977, chap. xi : « Le monde que renferme la bouche de Pantagruel », p. 267-286.
2. Voir Suzanne Saïd, « Le “je” de Lucien », *L'Invention de l'autobiographie d'Hésiode à saint Augustin*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1993, p. 253-270, notamment « 1. Le “je” du reporter. Parodie, subversion, détournement », p. 255-263.
3. Nous citons le texte de Rabelais dans l'édition procurée par Mireille Huchon : Rabelais, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994 (chapitres en chiffres romains, pages en chiffres arabes).
4. Voir Rabelais *altérateur*. « *Græciser en François* », Paris, Classiques Garnier, 2014, « Comment il fallut écrire *Pantagruel* : Hérodote, Lucien et l'historiographie grecque », p. 213 sq.
5. Voir François Rigolot, « Vraisemblance et narrativité dans le *Pantagruel* », *L'Esprit Créateur*, XXI, n° 1 (1981), p. 53-68.
6. Jn 3.11 : *Quod scimus, loquimur et, quod vidimus, testamur, et testimonium nostrum non accipitis*. – Le passage du prologue de *Pantagruel* dans lequel se lit cette formule a fait l'objet de nombreux repeints et variantes au cours des rééditions du livre (voir les variantes dans l'éd. Huchon, p. 1238). On lisait avant 1542 : « J'en parle comme saint Jehan de l'Apocalypse : *quod vidimus testamur* », Alcofribas confondant ici en son fatras de bonimenteur Jean l'évangéliste et Jean de Patmos, c'est-à-dire témoignage oculaire d'un proche de Jésus et vision prophétique d'un eschatologue averti par l'ange du Seigneur. Le « *quod vidimus testamur* » entraînait alors à sa suite les injonctions de l'Apocalypse : « *quod vides, scribe in libro* » ou « *scribe ergo, quæ vidisti* » (Ap. 1.11 et 19). – Pour une lecture combinée du chap. xxxii et de la formule johannique du prologue, voir aussi Andrea Frisch, « *Quod vidimus testamur* : Testimony, Narrative Agency and the World in *Pantagruel's Mouth* », *French Forum*, 24, n° 3 (1999), p. 261-283.
7. *Fierabras*, Lyon, B. Mareschal et B. Chaussard, 1497, f. [g v], v° sq. (avec un bois représentant le pont de Mantrible, constitué de cinq arches).
8. Voir notamment Gérard Defaux, *Pantagruel et les sophistes. Contribution à l'histoire de l'humanisme chrétien au XVI<sup>e</sup> siècle*, La Haye, M. Nijhoff, 1973 ; et *Id.*, « Rabelais et son masque comique : *sophista loquitur* », *Études rabelaisiennes*, XI, Genève, Droz, 1974, p. 89-136.

9. Érasme, *La Langue*, trad. Jean-Paul Gillet, Genève, Labor et Fides, 2002, p. 83. Cf. *Lingua per Des. Erasmum [...]*, Bâle, Froben, 1526, p. 26-27 : « Quoniam autem hoc membrum non in simplicem usum nobis addidit, sed organum esse voluit, primum sumendi potus ac cibi, deinde vocis proferendæ, tertio sermonis articulati, videre est operæ precium, quam exiguam et informem corporis portionem, rudique carnis massæ similem, ad tam varium ministerium finxerit accommodam. Primum ipsam finxit carnosam [...] Ad imam partem qua latissima est, et in speciem vicinæ carnis desinit, duo coeunt itinera tenuissimo discrimine, quorum exterius, Græci vocant ἀρτηρίαν τραχειάν, spiritum transmittit pulmoni, ac vicissim reddit. Alterum interius, quod a quibusdam stomachus dicitur, mollius est, ac cibum transmittit in ventriculum. Ipsi viarum confinio imminet caruncula, quæ Græcis hinc dicitur epiglottis : hujus officium est claudere meatum vocis, quo cibus ac potus citra noxam transmittatur in ventriculum. »

10. *Ibid.*, p. 86-87. Cf. *Lingua per Des. Erasmum [...]*, op. cit., p. 32-33 : « Ad hæc opposuit geminum vallum, ac repagula dentium triginta duorum. Nam et Homerus significanter ἔρκος ὀδόντων appellat, quo velmorsu vulnereque coerceri queat, si minus obtemperet rationi. Nam in prima statione collocavit dentes ad vulnerandum aptiores, quos ob id Græci τομῆϊς appellant. [...] Mox et valuas objecit labiorum, videlicet docens in lingua preciosum esse thesaurum, quam sic recondiderit, sed cujus impestivus atque immoderatus usus summum habeat piculum, quam tot retinaculis cohibitam, non simplici munimento præcepit, adversus effrenem petulantiam, non promendi verba sed fundendi temere quicquid in buccam venerit. »

11. Dans le *Pantagruel authentique*, Alcofribas trouve à la fin de son aventure « une petite bourgade à la devallée » (332).

12. *Les grandes et inestimables Cronicques : du grant et enorme geant Gargantua [...]*, [Lyon, veuve B. Chaussard], 1532, BnF Rés. Y<sup>2</sup> 2124, f. D[i], v<sup>o</sup>. Voir aussi l'éd. critique des *Chroniques gargantuines* par Christiane Lauvergnat-Gagnière, Guy Demerson et alii, STFM, diffusion Paris, Nizet, 1988, p. 137-138.

13. Voir Roland Antonioli, « Le motif de l'avalage dans les *Chroniques gargantuines* », dans *Études seiziémistes offertes à V.-L. Saulnier*, Genève, Droz, 1980, p. 77-85.

14. L'exemplaire unique de ces *Cronicques* (Paris, A. Lotrian et D. Janot, s. d.) est conservé à la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier. Voir le texte donné dans *Les Chroniques gargantuines*, éd. citée, p. 246-247 : « [...] encores beuvant il avalla ung grand basteau le tout chargé de pouldre à canon le quel venoit pour renforcer ladite ville contre ledit Gargantua : puis après qu'il eut ainsi avallé ledit basteau il se trouva ung peu en malaise, car il estoit tout estourdy du basteau, Parquoy il siffla en sa paulme pour faire venir ses gens qui le attendoyent sur le bord de la marine : Lesquelz quand ilz furent tous venuz et qu'ilz eurent apperceu que leur cappitaine estoit ainsi mallade : ils envoyerent tout incontinent en court deux messagiers lesquelz firent le recit de la maladie dudict Gargantua, dont le Roy fut fort troublé quand il sceut ses nouvelles, car tout subit il manda querir Merlin auquel pria qu'il s'en allast avecques lesdictz messagiers pour visiter ledict Gargantua et qu'il menast avec luy ses quatre medecins pour le penser ainsi que bien faire le sçavoient, Lequel Merlin par son art fit incontinent venir une grosse nuée toute noyre, puis luy et lesdicts quatre medecins et messagiers se trouverent tout aussitost où estoit malade ledit Gargantua, le quel toutesfoys se resjouist ung peu pour la venue de son bon maistre Merlin, Adonc ledict Merlin dist aux medecins "messeigneurs il vous fault descendre à tout voz mulles dedans le ventre de ce noble capitaine, pour veoir dont luy procede ceste maladie", lesquelz dirent que tresvoulentiers le feroient et que son opinion estoit tresbonne. Adonc ledict Merlin bailla une torche toute allumée à celluy qui devoit aller devant à celle fin qu'ilz peussent mieulx veoir à leur aise dont procedoit ladicte maladie, lesquelz medecins après ce qu'ilz eurent bien partout regardé advisèrent que ceste maladie luy procedoit à cause de ce basteau qu'il avoit avallé, parquoy firent venir Merlin pour luy monstrier dont procedoit ladicte maladie, Quoy voyant Merlin leur dist "messeigneurs vuydons d'icy à celle fin de y remedier bientost", Lors Merlin dist à Gargantua, "noble capitaine il fault que vous en alliez vers la première porte de la ville puis quant serez là arrivé faictes ce que je vous conseilleray", Adonc ledict Merlin à l'ayde

desdicts medecins le fist coucher le cul vers la ville, Puis luy firent ouvrir la bouche et luy mirent dedans trois chartées d'allumettes lesquelles ilz allumerent à tout leur torche, puis incontinent que le feu fut prins esdictes allumettes le gentil Gargantua fermit sa bouche comme luy avoyent conseillé lesdictz medecins, et puis ouvrit son derriere duquel sortit ung terrible bruyt, car pour lors vous eussiez dict que c'estoit ung tonnoirre le plus merueilleux que on vit oncques, car du bruyt qu'il fist et du feu qui luy sortit hors de son corps tous les faulxbourgs en furent bruslez, Ce fait Merlin et lesdictz medecins s'en retournerent en court comme ilz estoient venuz bien joyeux de la bonne santé du gentil capitaine Gargantua. »

15. Voir Roland Antonioli, *Rabelais et la médecine (Études rabelaisiennes, XII)*, Genève, Droz, 1976, p. 153-156.

16. Sur cette édition, connue par un *unicum* qu'on croyait jusque récemment détruit pendant la Seconde Guerre mondiale, voir Annie Charon, Tatiana Dolgodrova et Olivier Pédeflous, « Une découverte à la Bibliothèque d'État de Russie : un recueil du XVI<sup>e</sup> siècle d'éditions de Rabelais », *Bulletin du bibliophile*, 2009, n° 1, p. 56-79. — Sur la possible attribution à Rabelais de ses variantes textuelles, voir Mireille Huchon, *Rabelais grammairien (Études rabelaisiennes, XVI)*, Genève, Droz, 1981, p. 390 sq.

17. *Les Chroniques gargantuines*, éd. citée, p. 246, note b.

18. Voir Roland Antonioli, *Rabelais et la médecine, op. cit.*, p. 155.

19. *De l'Usage des parties du corps humain, livres XVII. Escripts par Claude Galien, et traduits fidellement du Grec en François* [par J. Dalechamps], Lyon, G. Rouillé, 1566, p. 212.

20. Voir ΓΑΛΗΝΟΥ .Α'. *Galenī librorum pars prima, quorum indicem.VI. pagina continet*, Venise, héritiers d'Alde Manuce, 1525, partie b, f. 23, r°, l. 1-8 : « ἐπεὶ δὲ τρέφεσθαι μὲν ἀναγκαῖον ἐστὶ τοῖς τοῦ ζώου μορίοις, εἴσοδος δ' εἰς τὸ σῶμα μία τοῖς σιτίοις ἢ διὰ τοῦ στόματος ἐστίν, εὐλόγως ἢ φύσις ὁδοῦς παμπόλλους ἐτέμετο, τὰς μὲν οἷον λεωφόρους τε καὶ κοινὰς ἀπάντων τῶν θρεψομένων, τὰς δὲ, οἷον στενωπούς τινας, ἐφ' ἕκαστον μέρος διακομίζουσα τὴν τροφήν. ἡ μὲν οὖν κοινὴ καὶ μεγίστη, καὶ πρώτη πασῶν ὁδὸς, ἀπὸ τοῦ στόματος, εἰς τὴν γαστέρα φέρει, καθάπερ εἰς τι ταμειῖον κοινὸν ἀπάντων μορίων, ἐν μέσῳ τῷ ζῳῷ καθιδρυμένον, ὄνομα δὲ τῆς εἰσόδου ταύτης, τὸ μὲν ἴδιον, οἰσοφάγος, τὸ δὲ κοινὸν, στόμαχος. ἀπάσης γὰρ κοιλίας, ὁ προτεταγμένος αὐχὴν στενὸς, οἷον ἰσθμὸς τις, οὕτως ὀνομάζεται. » — Les soulignements sont de Rabelais.

21. Voir notre article « Rabelais lecteur et annotateur du *De usu partium* », en préparation.

22. Voir Marie Madeleine Fontaine, « Quaresmeprenant : l'image littéraire et la contestation de l'analogie médicale », dans *Rabelais in Glasgow*, James A. Coleman et Christine Scollen-Jimack (dir.), Glasgow University Press, 1984, p. 87-112.

23. Il n'est pas anodin que Galien ait comparé la transformation des aliments dans la « concoction » de l'estomac à la vinification en cuve (*De usu part.*, IV, 3).

24. *De l'Usage des parties*, trad. citée, p. 404.

25. Sur le recours par Rabelais à cette traduction latine, voir « Rabelais lecteur et annotateur du *De usu partium* », art. cit. — Sur la traduction de « Nicolaus Regius », voir Lynn Thorndike, « Translations of Works of Galen from the Greek by Niccolò [Deoprepio] da Reggio (c. 1308-1345) », *Byzantina Metabyzantina*, 1 (1946), p. 213-235 ; et Stéphane Berlier, « Niccolò da Reggio traducteur du "De usu partium" de Galien. Place de la traduction latine dans l'histoire du texte », *Medicina nei secoli. Arte e Scienza*, 25/3, 2013, p. 957-978.

26. Le *Sixiesme livre de la Methode therapeutique de Claude Galien* [Lyon, P. de Sainte-Lucie, ca 1538], trad. J. Canappe, présente une gravure qui porte pour légende : « *Glottocomon figure par l'invention de M. Francoys Rabelais docteur en médecine* ». — Sur ce glossocomion, voir Arthur Heulhard, *Rabelais chirurgien. Applications de son Glossocomion dans les fractures du fémur ; et de son Syringotome dans le traitement des plaies pénétrantes de l'abdomen [...]*, Paris, Alphonse Lemerre, 1885. — Sur les sources galéniques de cette redécouverte (parmi lesquelles *De usu part.*, VII), voir Claude La Charité,

Romain Menini et Olivier Pédeflous, « Galien restauré : Rabelais philologue entre fractures et fistules », en préparation.

27. Aph. IV, 34. Cf. *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, Lyon, S. Gryphe, 1532, éd. Rabelais, « *Aphorismorum Hippocratis sectio prima, Nicolao Leonicensi Vincentino interprete* », p. 41 : « *Si à febre habito tumore non existente in faucibus, strangulatio repente supervenerit, letale.* »

28. Cf. *Galenus Latinus. II. Burgundi of Pisa's Translation of Galen's ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΠΕΠΙΟΝΘΟΤΩΝ ΤΟΠΩΝ*, „*De interioribus*“, Band 6/2A, Introduction and Text, ed. by Richard J. Durling, Franz Steiner Verlag Stuttgart, 1992, IV, 249, p. 120, l. 26-27 : « *faringam vero nomino regionem oris que intus in qua est stomachi et laringis finis* ».

29. Pron. XXIII, 2. Cf. *Ἱπποκράτους Προγνωστικὸν. Hippocratis Prognosticon*, Lyon, S. Gryphe, 1537, éd. Rabelais, f. β5, v° : « *Αἱ δὲ κυνάγκαι, δεινόταται μὲν εἶσι καὶ τάχιστα ἀναιροῦσιν, ὀκόσαι, μή τε ἐν τῇ φάρυγγι, μηδὲν ἔκδηλον ποιέουσι, μή τε ἐν τῷ ἀύχενι.* »

30. Cf. *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, Lyon, S. Gryphe, 1532, éd. Rabelais, « *Hippocratis Cōi Præsagiorum liber Primus, Guilielmo Copo Basiliensi interprete* », p. 126 : « *Angina, periculosissima est, celeriterque enecat, si neque in faucibus, neque in cervice quicquam apparet [...]* ».

31. *Nicolai Leonicensi Vicentini... Opuscula*, Bâle, A. Cratander et J. Bebel, 1532, f. 41, r°-v° : « *Plinii patroni errores nonnulli ad anatomicen attinentes notantur : Et quid per pharynga Galenus intellexerit, declaratur ex Homeri à Galeno citati, autoritate. / Sed postquam satis de Plinii erroribus egimus, jam ad Plinii patronum, qui nobis dedit Plinium taxandi occasionem, simul et ipsum refellendum revertamur. Nam præter contradictionis errorem, quem capite octavo libri tertii suæ anatomices ipsum admisisse antea ostendimus, etiam in pluribus aliis delinquit. Primum quod tracheam arteriam dicit à Græcis nominari pharynga : quod falsum est, si hoc vocabulum in propria significatione sumamus : Nam ut testatur Galenus in commentatione illius Aphorismi quartæ particulæ Aphorismorum : Si à febre habito, [manchette : Aphorismo 34.] tumore non existente in pharynge, id est faucibus (sic enim etiam Theodorus hoc verbum vertit) caput arteriæ à Græcis larynx, id est guttur appellatur : Nam et Theodorus ita larynga latine nominat guttur. [manchette : Quid sit proprie pharynx.] Spacium autem illud, quod est ante larynga et isophagum, id est guttur et gulæ, pharynx proprie ab eisdem Græcis nominatur in quo significato dicit etiam Galenus hoc nomen ab Homero accipi, ubi idem Homerus ait, vinum et frustra carnis humanæ per pharynga Cyclopis erumpere. [manchette : Platonis opinionem habes apud Macrobius libro Satur. 7. cap. 15.] Caveat ergo Plinii patronus, ne quam damnat Platonis opinionem, volentis potum per tracheam arteriam ad pulmonem defluere, multo faciat in Homero absurdiorum, si voluisset non modo potum, sed etiam cibum evomi à cyclope per pharynga, id est tracheam arteriam, ut eam Plinii patronus, vult à Græcis nominari. Galenus etiam libro quarto de membris passis, qui de interioribus apud Latinos inscribitur, quid per pharynga intelligat, declarat his verbis : Pharynga autem nomino interius ori spacium, ad quod pertingit extremum gulæ ac gutturis, neque aliud per pharynga Galenus intelligit, quum dicit libro septimo de utilitate partium, tracheam arteriam per larynga pharyngi copulari. Quanquam postea idem Galenus circa initia libri octavi ejusdem tractationis, scribat tracheam arteriam pharynga æquivoce illi quæ est ante larynga nominari. Sed nos hic de proprio et usitato pharyngos significato disputamus : Nam Galenus quoque alio in loco scilicet tertio libro prognosticorum, exponens verba Hippocratis, quæ in græco codice ita se habent : Αἱ δὲ κυνάγκαι δεινόταται μὲν εἶσιν, καὶ τάχιστα ἀποκτείνουσιν ὀκόσαι, μήτε ἐν τῷ φάρυγγι, μηδὲν ἐκδηλον [sic] ποιέουσι, μήτ' ἐν τῷ ἀύχενι. Hoc est, si latine dicere libeat : Anginæ autem gravissimæ sunt, et citissime perimunt, quæcunque neque in pharynge, id est faucibus, neque in cervice, aliquid manifestum faciunt. Galenus inquam verbum græcum pharyngi, quid hoc in loco significet, ita declarat : Per cervicem collum intelligitur, per pharynga autem spacium illud, quod se oculis repræsentat, si ore aperto lingua prematur, in quo duo officia continentur, alterum stomachi, alterum laryngis : Hoc est, si latine loqui volumus, alterum gulæ, alterum gutturis. Sic enim hæc verba Theodorus vir græce ac latine doctissimus, ubique in suis translationibus interpretatur : sicuti et verbum græcum pharynga dicit latine fauces : [manchette : Fauces.] quamvis Plinius summum gulæ fauces vocari dicat, postremum stomachum : Nos vero pharynga à Græcis non summum gulæ, sed locum ad quem tam summum tracheæ, quàm etiam isophagi pervenit, dicimus autore Galeno nuncupari. »*



32. Voir notamment Claude La Charité, *Rabelais éditeur du Pronostic*. « *La voix véritable d'Hippocrate* », Paris, Classiques Garnier, à paraître ; et « Rabelais traducteur d'Hippocrate. La restitution “*ex Græco codice*” de passages du *Pronostic* et du *Régime dans les maladies aiguës* omis par Guillaume Cop », dans *Paroles dégelées. Propos de l'Atelier XVI<sup>e</sup> siècle de Paris-Sorbonne*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 311-354.

33. Voir *Epistolæ medicinales in quibus multa recentiorum errata et antiquorum decreta reserantur [...]*, Ferrare, B. Odonino, 1521, II, 3, « *Epistola tertia Cælio Calcagnino viro doctissimo, de stomacho* », f. 20, r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

34. Voir *Errata recentiorum medicorum, LX. numero [...]* Leonardo Fuchsio Medico, Authore, Haguenau, J. Secer, 1530, « *Error LVII. / Errat Alexander Benedictus, qui contra naturæ positum, viam vocis ac spiritus, quæ Trachea arteria dicitur, interiorem fecit, Pharyngaque appellavit, cibi autem et potus, quæ gula vocatur, exteriorem.* », f. LXXIV, r<sup>o</sup> – LXXV, v<sup>o</sup>. — L'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine coté 4° 15061 [Res] porte l'ex-libris de Rabelais et d'intéressantes annotations autographes. Il avait été signalé par Denise Gid, « Un ex-libris de Rabelais à la Bibliothèque Mazarine », *Revue française d'histoire du livre*, 43<sup>e</sup> année, nouv. série, t. IV (1974), n° 7, p. 141-143. Nous préparons une étude exhaustive des *marginalia* de ce volume.

35. Voir *Rabelais altérateur*, *op. cit.*, p. 580 sq.

36. Voir Alfred Jarry, *Minutes de sable mémorial* (1894), « Linteau », dans *Œuvres*, M. Décaudin (dir.), Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004, p. 12 : « (DILEMME) De par ceci qu'on écrit l'œuvre, active supériorité sur l'audition passive. Tous les sens qu'y trouvera le lecteur sont prévus, et jamais il ne les trouvera tous ; et l'auteur lui en peut indiquer, colin-maillard cérébral, d'inattendus, postérieurs et contradictoires. » ; et Julien Schuh, *Alfred Jarry, le colin-maillard cérébral*, Paris, Honoré Champion, 2014.

## RÉSUMÉS

L'article propose une relecture du fameux chapitre xxxii du *Pantagruel* de Rabelais, intitulé « *Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur voit dedans sa bouche* ». L'intertextualité néo-latine ou vernaculaire fournit de nouvelles pistes herméneutiques, qui sont autant de regards portés comme à la dérobée. À la lumière de l'expérience rabelaisienne de la philologie médicale, ainsi que des débats spécialisés de son temps, le détour par les villes de « *Laryngues et Pharingues* » fait notamment l'objet d'un commentaire anatomique. Le texte de Rabelais s'adresse à un « *diligent lecteur* », capable de *savoir voir* ce que l'épisode ne révèle qu'à mots couverts.

This paper offers a new reading of the thirty-second chapter of Rabelais' *Pantagruel*, entitled: "How Pantagruel covered a whole army with his tongue, and what the author saw in his mouth". New ways of understanding the episode are provided by neo-Latin and vernacular intertextuality, which the reader is only allowed to cast side-glances at. "Laryngues et Pharingues" cities, for example, require a technical commentary, in connection to Rabelais' practice of medical philology and contemporary debates about the anatomy of the throat. The Rabelaisian text has been written for a "diligent reader", able to perceive what is only suggested in the episode.

## INDEX

**Mots-clés** : Rabelais, philologie médicale, Galiencharriots, Érasme, Leoniceno

**Keywords** : Rabelais, medical philology, Galen, Erasmus, Leoniceno

## AUTEUR

**ROMAIN MENINI**

Université Paris-Est Marne-la-Vallée, LISAA (EA 4120)